

## Notre avenir assuré sur nos vieux jours

*Benediktus Hardorp*

Ses fondements réels, financiers et spirituels

La prévoyance vieillesse et sa garantie financière agitent beaucoup de monde aujourd'hui. Pouvons-nous nous compter sur elles ? Entre temps, la prévoyance pour les vieux jours, face aux formes antérieures qui se comprenaient comme allant de soi, est devenue une affaire individuelle, au travers de l'époque de la division du travail et de l'approvisionnement à l'étranger. Chacun doit en prendre lui-même la responsabilité — en particulier pour l'aspect financier de la prévoyance. C'est-à-dire que nous devons, durant notre temps d'activité, durant lequel nous gagnons notre vie [à la sueur de notre front, depuis la chute hors du Paradis ? *ndt*], prendre nos précautions nécessaires quant aux moyens qui nous procureront, dans nos vieux jours, un accès à des bases d'existence et aux prestations de service de l'alimentation et des soins. Or, réellement, à l'inverse de la thèse du début, ce sont les autres qui peuvent seulement s'acquitter et assurer pour nous notre avenir financier. Nous nous voyons renvoyés (nous trouvons peut-être même cela comme allant de soi) au fait que d'autres gens produiront ceci pour nous au moment venu. Nous pouvons en effet payer cela ! Pensons-nous ! Mais nous ne voulons être redevables qu'à notre force personnelle !

### **Peut-on mettre quelque chose de côté pour nos vieux jours ?**

Pour notre approvisionnement réel, cela dépend de la capacité concrète de production des autres, sur les résultats de production desquels nous tablons. Au plan financier, pour nous-mêmes, nous « épargnons » — comme nous le pensons — « dans le temps » et ensuite nous aurons « dans le besoin ». Nous accumulons durant le temps où nous gagnons notre vie un mont de capital papier (avec un caractère de réquisition) — ou bien nous laissons faire le nécessaire pour cela avec nos contributions par des institutions d'assurance et prestataires de services financiers. Ceux-ci nous calculent cela le plus scientifiquement, ce que, mensuellement ou annuellement, nous « mettons ainsi de côté », tu parles ! : eux, de leur côté doivent verser à des institutions afin que le mont de capital ainsi constitué, y compris ses rapports réalisés aussi de telle manière, suffisent pour nous garantir une rente pour le temps, où, statistiquement, selon notre temps de vie active, nous vivrons encore. Nous consommerons alors, c'est ce que nous pensons, ce qui a été épargné — et nous nous réjouissons de l'espace de liberté ainsi gagné pour notre libre action — ou bien nous nous lamentons peut-être plutôt sur le fait qu'il ne suffira point ! — Mais : ce mont d'épargne ainsi calculée est-il réel ? Où se trouve-t-il donc, lui ou bien son substrat, dans la longue durée d'épargne de notre « expectative de rente » ?

Qu'est-il donc arrivé pendant ce temps, en effet, avec l'argent de nos contributions ? Où sont-elles effectivement restées ? Elles étaient censées en effet rapporter un revenu — et donc, si ceci est vrai, il y a aussi à découvrir un peu de notre argent ou alors il lui est arrivé quelque chose. Est-ce que notre capital comptable — ce mont de papier de créance à l'égard d'un tiers — est-il donc devenu vivant, voire même actif ? Peut-il donc lui-même se multiplier ? Nos experts répondent : et comment donc ! notre argent a été bel et bien investi en capital dans des entreprises. Celles-ci purent transformer leur avoir pour elles-mêmes et créer pour d'autres des valeurs concrètes. En conséquence de cela, un intérêt peut nous être accordé. Cela a donc bien circulé ! — Autrement si cela allait mal, notre capital serait remis aux mains des spéculateurs financiers, qui nous promettaient de travailler pour nous d'une manière particulièrement lucrative, quoiqu'ils eussent l'intention avant tout de faire lâcher prise à d'autres sur leurs fortunes — par exemple au moyen de valeurs spéculatives ou du commerce des devises — pour ainsi réaliser un gain au passage, comme par magie « en faisant sortir un lapin d'un chapeau », sans pour autant d'effet du tout de création de valeur économique.<sup>1</sup> À la hauteur de leur gain, des fortunes se voient ainsi purement et simplement réparties : ce que les uns gagnent, d'autres en effet le perdent. Notre argent ne s'est donc pas arrêté ! Il est devenu mobile. Il peut avoir occasionné avec lui le bien ou le pas-bien. Les

---

<sup>1</sup> Goethe a décrit ce contexte d'une manière suggestive dans son *Faust II* : le voyage de corsaire de Méphistophélès, vers 11 143 et suiv.

gestionnaires de capitaux qui ont été mandatés par nous — sans même être connus de nous, en général — en ont décidé toutes les étapes pour nous. Nous espérons et comptons bien participer à leur succès, pour le moins, sous forme de revenu d'intérêt. Est-ce réel et réaliste ? C'est ce que nous devrions mieux comprendre !

### **L'argent est une pause dans la réalité**

Notre argent, regardé au grand jour, n'est rien de saisissable en effet — quand bien même nous ayons des signes de lui dans notre porte-monnaie ou bien dans nos dépôts en banque.<sup>2</sup> Il a un caractère d'encouragement, il a une qualité de conscience. Il accompagne en tant que tel l'événement réel de production et il le documente au plan de la tenue comptable. Actif au contraire est « l'affaire en acte » [Jeu de mot qui n'est permis que par l'allemand : *Tat-Sachen*, littéralement, soit « acte concret » ou ici « affaire en acte », *ndt*] qui est créateur d'échange économique des êtres humains. Mais le courant d'argent s'écoule en tant que courant de conscience, telle une comptabilité continuellement « fluante », peut-être aussi comme une liquidité, à la rencontre du courant de création de valeur, il transcrit à chaque fois l'état des relations de production non équilibrées (les postes ouverts) et il guide valeurs et productions/prestations vers leur objectif : finalement, la consommation. Car il n'y a de valeurs économiques que pour ce qui est créé par les entreprises et les entrepreneurs et à la fin aussi, payé par les consommateurs — et qui ensuite passe, au-delà de la consommation, dans sa dévalorisation. L'argent provoque la conscience requise pour les productions/prestations non encore réglées par la consommation finale et il laisse le courant de production — par une sorte de processus de succion de la demande — parvenir à son lieu ciblé : l'argent n'était donc là-dedans qu'une station intermédiaire ou une documentation de la situation comptable sur ce chemin ; il jette un pont sur la distance temporelle entre production et réelle contre-production.

De cette manière, l'argent retient, « à la manière d'une pause », les processus des événements de création de valeur dans leur état respectif pour les gens qui participent. Aussi longtemps qu'il fait cela en signe de ce qui n'est pas encore réglé, il est « quelque peu valeureux ». Ensuite, il a disparu comme pour les crédits remboursés, dans les « fosses à argent » de notre système bancaire, de la même façon qu'il y avait « été mis au monde » auparavant, soit par les processus mystérieux de la garantie de crédit créatrice d'argent, ou soit en tant qu'argent de l'épargne de beaucoup de gens. Lorsqu'il s'agit de processus d'épargne, alors l'argent se trouve à la disposition des épargnants et afflue en retour de l'annulation des dettes contractées pour la consommation ou bien il se trouve dans la croissance de fortune des entreprises (ou du marché public). Dans quelle ampleur l'argent « affluant ainsi en retour » suffit pour notre consommation, c'est le pouvoir d'achat au moment ponctuel de la consommation qui en décide.

Ce dont nous avons besoin pour vivre, dans nos vieux jours, cela doit à chaque fois être produit « fraîchement ». Cela ne peut pas, au moyen de l'épargne actuelle (en renonçant à consommer) se retrouver placé en « dépôts », au bénéfice de notre consommation future, plus tard, dans nos vieux jours, afin qu'au moment convenu, cela se trouve à disposition sous forme de moyen de consommation de nos vieux jours. Il ne peut exister autant de dépôts ou de réfrigérateurs, qui fussent en mesure de tenir à notre disposition des moyens d'existence pendant des décennies. Où trouvons-nous donc quelque chose de saisissable, ou sont les moyens d'approvisionnements sur la longue durée d'épargne pour nos vieux jours ?

### **Renoncement à consommer pour l'esprit d'inventeur**

Nos moyens financiers, congelés par l'épargne, doivent être transformés hors du monde des choses réelles dans un autre, afin d'en distinguer une forme d'existence de leur potentialité d'énergie sociale ou d'énergie d'action : ils donnent de l'espace aux énergies entrepreneuriales et leur procurent des moyens pour ceci : pour le revenu de leurs collaborateurs, pour le l'achat des matières premières, etc. Notre renoncement à consommer devient donc ainsi un espace de déploiement pour des énergies transformant le monde et permettant de créer du neuf. Nous éprouvons tous

---

<sup>2</sup> Ceci a été exposé en d'autres endroits par l'auteur voir note 5, p.317.

constamment, comment et combien s'est transformé le monde d'une manière inattendu et puissante, sous l'effet de la vertu spirituelle potentielle, rien que durant notre propre temps de vie ! Ce sont particulièrement les entrepreneurs qui font grand cas de potentialités de ce genre, parce que les renouveaux qui se trouvent en elles sont leurs chances de démarrage à eux, en effet, ce sont des signaux pour eux. Ils reflètent de tels moments, certes d'abord en regardant en arrière, parce que ce n'est qu'après coup que devient évident ce sur quoi ils n'ont d'abord jamais compté<sup>3</sup> — quoique justement, ils aient eux-mêmes provoqué ces nouveautés quand on leur offre de saisir de telles opportunités. Les occasions de leur action leur sont venues alors de l'extérieur. Ce sont des questions et tâches de la vie, qui suscitent en eux et par eux des énergies qui transforment le monde. C'est au fond un événement complètement stupéfiant, que le plus souvent nous prenons insuffisamment en compte, parce que personne n'en mesure dans le moment où cela se produit l'activité créatrice de réalités. Il pourrait être important de considérer cela de plus près.

Revenons à notre interrogation du début : devons-nous donc rechercher le substrat de notre capital d'épargne dans ces actions de forces ? Manifestement oui, il en est ainsi. Car les formes de documentation (les titres de dette) de ces activités dans des projets d'entreprises, dont nous parlons comme des « dépôts de capitaux », n'indiquent que la direction dans laquelle nous pouvons découvrir ce qu'on cherche. Elles n'en indiquent pas la chose elle-même. Notre argent actuel a toujours un caractère de réquisition, il indique la voie vers le pouvoir de production d'un entrepreneur capable de s'endetter qui, quand cela va bien, produira pour nous ce que nous recherchons et dont nous avons besoin — quel que soit cela. Si nous trouvons celui qui est prêt à produire et en situation de le faire pour nous (le commerce nous aide à cela), alors nous en sommes de nouveau arrivés à la vie concrète. Nous achetons et nous consommons. Cette totalité on peut la considérer comme un « *salto* », exercé en poursuivant résolument son but dans une autre plan existentiel de la réalité — celui de l'action des énergies — : de telles forces, desquelles à la fin la réalité recherchée naît sous la forme de biens et de prestations de service.

En nous efforçant de suivre ce processus invisible, nous devenons témoins de l'action créatrice, et nous devenons, pour le moins, beaucoup plus attentifs, au moyen de la disponibilité de ses résultats, — que l'on peut éprouver indirectement — à ce monde des énergies existant nécessairement de la volonté entrepreneuriale. Le monde des forces lui-même reste encore largement dissimulé à notre compréhension ordinaire ; mais nous en faisons pourtant l'expérience. Seuls les être humains, qui ont la capacité d'ouvrir leur conscience aux événements décrits, en savent plus sur leur réalité. Mais en tant qu'acteurs, ils ne prennent pas en compte le plus souvent sa particularité d'existence, parce qu'ils restent focalisés sur les résultats de leur action, et moins sur la manière dont il s'engendre. L'ouvrage, et non la manière d'être de ce qui s'engendre, fait travailler leur conscience. Ils veulent manipuler les choses, exhiber ce qui est produit [*VolksWagen* : « *Es ist Das Auto !* », *ndt*], et non pas expliquer quelque chose ! Cela d'autres doivent le faire !

### **Le jour de vérité**

Pour la question de savoir comment pourra fonctionner socialement et pourra être édifié un « avenir assuré pour nos vieux jours », disposer de ce discernement n'est pas sans importance. Car il montre que notre prévoyance, dans une économie qui se développe, exige certes tout d'abord une retenue à consommer sous la forme de notre contribution de prestation financière, mais requiert ensuite l'action des énergies entrepreneuriales, lesquelles, seules, s'y entendent à raviver de manière ciblée par de nouvelles idées et impulsions volontaires (*input*) l'espace de la « masse de renoncement » ainsi disponible. Car : si l'on manque de cet *input* poussant à la vie et à l'acte (il est purement et simplement dupé), malgré cela l'espace de renoncement à la consommation du capital épargné, avec les promesses sonnantes de bien-être qu'il attire à soi, doit tôt ou tard s'achever dans son insolvabilité. Cela se produit, parce que les « gains de rêve » étaient pendant un moment financés à

---

<sup>3</sup> Ainsi le reporte l'entrepreneur Götz Werner dans son autobiographie avec : « ce sur quoi je n'ai jamais compté », Düsseldorf 2013.

partir des processus d'épargne des autres, et non pas par des créations de valeur supplémentaires. Ces « gains de rêve » reposaient dès le départ sur des pieds d'argile. Mais le jour de vérité est incontournable à la fin.<sup>4</sup>

### Les énergies d'entreprises

Dans le cas positif, c'est dans la création de valeur supplémentaire, qui est utilisée et qui rencontrent la demande ayant le pouvoir d'achat, que repose la justification sociale de l'espace de liberté pour l'activité d'entreprise. En celle-ci naît un bien-être supplémentaire. C'est en définitive la base pour toute l'activité à venir — y compris de nature culturelle. La société peut ainsi rendre possible le progrès de sa vie. Celui-ci nécessite un espace de liberté supplémentaire réellement économiquement conquis. S'il vient à manquer, l'élément neuf a du mal à venir et la vie sociale stagne.

De tout cela on reconnaît :

- Que le financement pour assurer nos vieux jours doit stimuler l'activation la capacité de création de valeur d'ordre spirituel et d'entrepreneuriat au moment juste et se refléter dans le processus de formation du capital, pour autant que la prévoyance des vieux jours ait lieu sans recettes additionnelles dans la procédure de la répartition solidaire des impôts, et
- Que ce processus nous conduise ensuite à la perception d'un monde métaphysique effectif dans ses activités d'énergies entrepreneuriales, si nous devons prendre conscience de celui-ci ; cette action des énergies entrepreneuriales se meut, en tant que substrat spirituel, au-dessus de l'événement comptabilisé conformément en tant que processus d'épargne et ce substrat espère que son activité lui sera garantie, quant au crédit nécessaire pour en fonder la base, afin de l'aider à transformer le potentiel d'entrepreneuriat en de réels résultats de production.

La première chose mène à la règle de fond d'un financement de la prévoyance vieillesse au moyen d'une économie de procédure de répartition de l'impôt, qui reproduit en droit réel et au plan économiquement réel, le processus se jouant à chaque moment de l'actuel production des uns pour les autres.<sup>5</sup> Si l'on saute ce cadre, des catastrophes sociales menacent. La seconde élargit notre conscience de la cohérence et des interactions des conditions de vie sociales pour une monde hyperphysique d'activités des énergies entrepreneuriales, lequel est dissimulé dans le monde social et introduit avec cela une progrès de conscience de l'humanité. Le fait de remarquer ces forces, leur entremise dans la conscience sociétale et la garantie de crédit donnant un espace aux nouvelles énergies d'espace, voilà donc la tâche capitale que doit assurer l'organisme bancaire.<sup>6</sup> « *Banking is a profession — not a trade [le métier de banquier est une profession, et non un commerce]* ». <sup>7</sup> Il se peut que nous nous demandions, à la fin de cet article, si la réflexion vers une compréhension de la tâche sociétale de la prévoyance vieillesse nous a fait avancer. Pouvons-nous mieux comprendre le problème sociétal de la prévoyance des vieux jours, pour le manipuler en correspondance avec ses conséquences ? S'il en est ainsi, notre réflexion aura valu la peine.

**Das Goetheanum n°5/2014.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

---

<sup>4</sup> Un exemple pour ce dernier fut le cas d'un « financier » américain Bernard Madoff. On a renoncé ici à une critique de l'investissement –Banking

[les méthodes d'investissement du système bancaire toujours incontrôlées, malgré de timides essais dans ce sens (par exemple la semaine dernière au niveau européen, mais décevant !) essentiellement parce que **1.** les gens ne comprennent pas « l'arnaque bancaire qui se passe » et **2.** justement nos dirigeants la mettent à profit pour financer leurs campagnes électorales. En retour ils ne peuvent rien faire sur les Banquiers *ndt*].

<sup>5</sup> Voir la contribution dans *Info-Heft 22*, mai 2010, de la caisse hanovrienne : « prévoyance vieillesse –couverture de capital- ou répartition de l'impôt ? ».

<sup>6</sup> Voir B. Hardorp dans « *Éléments d'une nouvelle détermination de l'argent et leur importance pour l'économie financière de l'entreprise* », Karlsruhe, 2009, pp.239 et sui., p.317.

<sup>7</sup> Démonstration dans la note 5, p.274.